

I- Cours 1 Annexe - Premières approches du thème : « Expériences de la nature »

Document 1 : <https://www.cnrtl.fr/> ; article « expérience »

NB : des coupures ont été faites - non signalées dans l'article

A.- [L'expérience est un fait vécu]

1. Fait d'acquérir, volontairement ou non, ou de développer la connaissance des êtres et des choses par leur pratique et par une confrontation plus ou moins longue de soi avec le monde.

1. Dans la langue française, le mot **expérience** a deux significations distinctes ; **expérience**, au singulier, signifie d'une manière générale et abstraite, l'instruction acquise par l'usage de la vie. Quand on applique à un médecin le mot **expérience** pris au singulier, il exprime l'instruction qu'il a acquise par l'exercice de la médecine. Il en est de même des autres professions, et c'est dans ce sens qu'on dit qu'un homme a acquis de l'**expérience**, qu'il a de « l'**expérience** ». Ensuite, par extension, on a donné dans un sens concret le nom « d'**expérience** » aux faits qui nous fournissent cette instruction expérimentale des choses. C. Bernard, *Princ. méd. exp.*, 1878, p. 45.

- *Spéc. Épreuve dont on peut tirer une leçon de sagesse. Une précoce expérience l'avait rendu chauve avant l'âge ; il connaissait la vie et avait pleuré dans son temps, mais sa douleur portait cuirasse ; il était matérialiste et attendait la mort (Musset, Confess. enf. s., 1836, p. 48).*

2. Résultat de cette acquisition ; ensemble des connaissances concrètes acquises par l'usage et le contact avec la réalité de la vie, et prêtes à être mises en pratique. *Homme d'expérience ; parler, savoir d'expérience ; transmettre l'expérience. Notre raison un pilote sans expérience, notre cœur une boussole sujette à toutes les variations (Bern. de St-P., Harm. nat., 1814, p. 284).*

3. *PHILOS.* Connaissance acquise soit par les sens, soit par l'intelligence, soit par les deux, et s'opposant à la connaissance innée impliquée par la nature de l'esprit. *Il [Brunschvicg] n'oppose pas objectivité à subjectivité, et rend au contraire solidaires esprit et expérience (Ruyer, Esq. philos. struct., 1930, p. 278):*

Rem. Sans être une connaissance innée, l'expérience peut, dans certains domaines, être une appréhension immédiate de réalités considérées comme évidentes. *Il y a quelque chose de plus singulier encore dans le sens de la vue, c'est que nous avons l'expérience irrécusable que la sensation visuelle nous trompe quelquefois complètement (Destutt de Tr., Idéol., 1801, p. 127).*

B.- [L'expérience est un fait observé]

1. Épreuve destinée à vérifier une hypothèse ou à étudier des phénomènes.

a) Observation de faits naturels. *Si l'univers est infini, nous ne saurions en avoir jamais la preuve par l'observation et l'expérience, lesquelles ne pourront jamais atteindre que le fini (E. Borel, Paradoxes infini, 1946, p. 8).*

b) Observation de faits provoqués. *Expérience de chimie; verre à expérience. Les expériences faites sur les animaux vivans (Cabanis, Rapp. phys. et mor., t. 1, 1808, p. 145). L'expérience est une observation provoquée dans le but de faire naître une idée (C. Bernard, Introd. ét. méd. exp., 1865, p. 36).*

2. *P. ext.* Mise à l'essai de tout ce qui est nouveau dans son usage et dans sa pratique :

Document 2 : <https://www.cnrtl.fr/> ; article « nature »

NB : des coupures ont été faites - non signalées dans l'article

I. - Ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines.

A. -

1. Milieu terrestre particulier, défini par le relief, le sol, le climat, l'eau, la végétation.
 - [Comme source d'émotions ou de sensations, dans une conception romantique]
 - [Comme milieu-refuge opposé à la ville ou à tout espace modelé par l'activité humaine, pris pour symboles de la société, de la civilisation]
2. Environnement terrestre, en tant qu'il sert de cadre de vie à l'espèce humaine, qu'il lui fournit des ressources.

B. -

1. Ensemble de l'univers, en tant qu'il est le lieu, la source et le résultat de phénomènes matériels.
 - [Comme agent extérieur opposé au vivant]
2. [Très fréq., dans des formulations ayant une origine anthropomorphique ou finaliste]
 - [Comme puissance maternelle, comme principe cosmique de fécondité]

C. -

1. *BIOL.* Force spécifique au vivant. Synon. *force vitale**.
 - *HIST. DE LA MÉD.* *Nature curative, médicatrice.* „Propriétés inhérentes aux tissus et aux humeurs, qui font qu'un organe lésé dans certaines limites revient peu à peu à son état naturel” (Littré). *D'ailleurs, la médecine antique ou d'observation, concluant forcément à l'expectation comme traitement, était passive et se résumait essentiellement dans le pronostic, se bornant à rechercher les bonnes influences, à éviter les mauvaises et à favoriser les bonnes dispositions de la nature curative ou médicatrice (Cl. Bernard, Princ. méd. exp., 1878, p.10).*
 - [Dans des expr. de la lang. cour. reflétant les conceptions anciennes de la méd., et notamment de la méd. hippocratique] *Laisser faire la nature.*
2. Conditionnements physiologiques de l'individu.

D. - ARTS PLAST., ESTHÉT.

1.

- a) Réalité sensible qui constitue l'objet ou le point de départ de l'oeuvre artistique. Synon. *réel, visible.*
- b) *Vieilli.* Réalité choisie en vertu de sa valeur significative ou à partir de conventions esthétiques. Synon. *modèle, sujet.*
2. Représentation du réel par les moyens spécifiques de l'art.
3. *Vieilli.* Caractère de sincérité, de vérité.

E. -

1. *HIST. DE LA PHILOS.* Principe (caché, immatériel) de production et de génération.
2. *Nature des choses.* Ordre nécessaire ou gouverné par une finalité. Synon. *nécessité, providence.*

II. - Nature humaine ou absol. nature (p.oppo. à civilisation, culture)

A. -

1. Ensemble des caractères qui définissent l'homme, considérés comme innés, comme indépendants à la fois des déterminations biologiques et des déterminations sociales, historiques, culturelles.
2. Principe normatif découlant de l'essence humaine.
 - Sensibilité morale, attachement fondé sur la parenté.

B. - Dispositions psycho-physiologiques dominantes qui déterminent la personnalité d'un individu. Synon. *complexion, naturel, tempérament*.

III. - [La nature d'une chose, d'un être]

A. - Ensemble des qualités, des propriétés qui définissent un être, un phénomène ou une chose concrète, qui lui confèrent son identité.

- *PHILOS., THÉOL.* Essence. *L'origine de la pensée a occupé tous les véritables philosophes. Y a-t-il deux natures dans l'homme? S'il n'y en a qu'une, est-ce l'âme ou la matière? (Staël, Allemagne, t.4, 1810, p.15). Le Christ s'avance, sous les traits d'un griffon, dont le corps terrestre et les ailes aériennes rappellent l'union hypostatique des deux natures humaine et divine (Ozanam, Philos. Dante, 1838, p.152).*

B. - Synon. de *type, sorte*.

Document 3 : André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophie, articles « expérience » et « nature »*

EXPÉRIENCE

Notre voie d'accès au réel : tout ce qui vient en nous du dehors (expérience externe) ou du dedans (expérience interne), en tant que cela nous apprend quelque chose. S'oppose à la raison, mais aussi la suppose et l'inclut. Pour un être tout à fait dépourvu d'intelligence, aucun fait ne ferait expérience, puisqu'il ne lui apprendrait rien. Et un raisonnement, pour nous, n'est qu'un fait comme un autre. On ne sort pas de l'expérience ; c'est ce qui donne raison à l'empirisme et qui lui interdit d'être dogmatique.

NATURE

La *phusis*, chez les Grecs, comme la *natura* chez Lucrèce ou Spinoza, c'est le réel lui-même, considéré dans son indépendance, dans sa spontanéité, dans son pouvoir d'autoproduction ou d'autodéveloppement (*phusis* vient de *phuein*, « croître, pousser, naître »). S'oppose en cela à l'art ou à la technique (comme ce qui se fait tout seul à ce qui est fait par l'homme), au divin (comme ce qui se développe ou change à ce qui est immuable) et au *nomos* (la loi ou la convention humaines). Peut se dire en un sens général (la nature est l'ensemble des êtres naturels) ou en un sens particulier (la nature d'un être, qu'on appelle parfois son essence, étant alors ce qu'il y a en lui de naturel : son « principe, comme dit Aristote, de mouvement et de fixité »). S'oppose dans les deux cas, mais en deux sens différents, au surnaturel ou au culturel. La nature, au sens large, c'est tout ce qui existe, ou qui semble exister, indépendamment de Dieu – sauf, bien sûr, à définir Dieu comme la nature elle-même. Au sens restreint, c'est tout ce qui existe indépendamment des humains.

Document 4 : Philippe Descola, *Diversité des natures, diversité des cultures*, 2007, éd. Bayard, coll. *Les Petites Conférences*

À première vue, il semble que distinguer ce qui relève de la nature et ce qui relève de la culture ne pose pas de difficulté. Est naturel ce qui se produit indépendamment de l'action humaine, ce qui a existé avant l'homme et ce qui existera après lui, les océans, les montagnes, l'atmosphère, les forêts. Est culturel ce qui est produit par l'action humaine, que ce soit des objets, des idées ou encore ces choses qui sont à mi-chemin entre des objets et des idées, et que nous appelons des institutions : une langue, la constitution française ou le système scolaire par exemple. Pourtant la distinction n'est pas toujours aussi simple.

La plupart des objets de notre environnement, y compris nous-mêmes, se trouvent dans cette situation intermédiaire où ils sont à la fois naturels et culturels. J'ai faim, voilà un besoin naturel que je ne peux pas contrôler et qui me conduit à la mort si je ne le satisfais pas. Mais il existe mille manières de satisfaire ma faim et adopter une manière plutôt qu'une autre, manger un type de repas plutôt qu'un autre, tout ceci relève d'un choix culturel. Malgré ces recouvrements et ces zones d'ombre entre ce qui est naturel et culturel, il semble que nous n'hésitions pas beaucoup lorsqu'il s'agit d'attribuer des qualités aux objets qui nous entourent selon qu'ils relèvent de la nature ou de la culture. Mon chat ou mon chien fait partie de la famille comme on dit, et pourtant ils n'ont pas les mêmes droits que les membres humains de ma famille. Bref, entre les humains et les non-humains, il existe une différence importante : les humains sont des sujets qui possèdent des droits du fait de leur qualité d'homme, les non-humains sont des objets naturels ou artificiels qui n'ont pas de droits en propre. C'est une autre façon, peut-être la plus commune finalement, celle que nous enseignons à l'école et qui paraît relever de l'évidence du bon sens, de distinguer entre la nature et la culture. [...]

C'est le rôle de l'anthropologie que de faire l'inventaire de ces différences et de tenter d'expliquer leurs raisons. Pour en faire l'inventaire, il faut aller chez les gens et observer leurs coutumes, leurs façons de faire, de dire, il faut partager leur vie quotidienne pendant plusieurs années, apprendre ce qu'ils savent, comprendre ce qu'ils font, bref, il faut faire de l'ethnographie.

C'est précisément comme cela que j'ai commencé à mettre en question ce qui me paraissait aller de soi dans la différence entre les humains et les non-humains, entre les êtres qui relèvent selon nous de la nature et ceux qui relèvent de la culture. C'était il y a une trentaine d'années en haute Amazonie, à la frontière de l'Équateur et du Pérou. J'étais parti étudier des Indiens que le grand public connaît sous le nom de Jivaros et qui s'appellent eux-mêmes « Achuar ». J'ai mis près d'un an avant de me débrouiller dans leur langue qui est difficile et n'est pas enseignée à l'université, il faut donc l'apprendre sur le tas. À mesure que je comprenais de mieux en mieux ce qu'ils disaient, mon étonnement face à leur manière de penser ne cessait de croître. En particulier lorsqu'ils parlaient de leurs rêves. Un peu avant l'aube, ils se réunissaient autour d'un feu pour décider de ce qu'ils allaient faire dans la journée en fonction de ce qu'ils avaient rêvé lors de la nuit. La plupart du temps, ils interprétaient leurs rêves à partir de règles simples généralement fondées sur l'inversion entre l'image rêvée et l'indication qu'ils pouvaient tirer de cette image. Par exemple, rêver de pêcher un poisson était un bon signe pour aller à la chasse, et à l'inverse, rêver de tuer un pécari était une bonne indication pour aller à la pêche. Mais d'autres rêves étaient interprétés de façon beaucoup plus étrange. [...]

Une fois, par exemple, un Achuar me raconta qu'il avait vu en rêve un jeune homme qui s'était présenté au rêveur comme étant son beau-frère et il lui avait déclaré que le lendemain il irait danser avec ses sœurs au bord d'un lac. De fait, d'après l'interprétation qu'on m'avait donnée, il s'agissait d'un singe capucin qui donnait des indications de chasse sous une forme humaine, car les Achuar chassent les singes. Ils se nourrissent de pécari, de singes, de toucans, c'est un peu triste pour ceux qui aiment les singes et les toucans, mais dans cette région c'est le gibier que les Indiens consomment, comme cela est le cas d'ailleurs dans le reste de l'Amazonie. Le singe capucin indiquait donc au rêveur le lieu où il pourrait le chasser. Voilà qui est bizarre tout de même. [...]

Lorsque je demandais aux Achuar pour- quoi le cerf, le singe capucin et les plants de cacahuète se présentaient sous une apparence humaine dans leurs rêves, ils me répondaient, surpris par la naïveté de ma question, que la plupart des plantes et des animaux sont des personnes tout comme nous. Dans les rêves, nous pouvons les voir sans leur costume animal ou sans leur costume végétal, c'est-à-dire comme des humains. Les Achuar disent en effet que la grande majorité des êtres de la nature possèdent une âme analogue à celle des humains, qui leur permet de penser, de raisonner, d'éprouver des sentiments, de communiquer comme les humains, et surtout qui les conduit à se voir eux-mêmes comme des humains malgré leur apparence animale ou végétale. Pour cette raison, les Achuar disent que les plantes ou les animaux, pour la plupart d'entre eux, sont des personnes : leur humanité est morale, elle repose sur l'idée qu'ils se font d'eux- mêmes ; ce n'est pas une humanité physique, qui reposerait sur l'apparence qu'ils présentent au regard d'autrui.

Les Achuar ignorent ces distinctions qui me semblaient évidentes entre les humains et les non-humains, entre ce qui relève de la nature et ce qui relève de la culture. Autrement dit, mon sens commun n'avait rien à voir avec le leur. Lorsque nous regardions des plantes ou des animaux, nous ne voyions pas la même chose.

[L'auteur ensuite montre que cette manière de considérer le non-humain est commune à un nombre très important de peuples à travers le monde]. [...]

Ceci conduit à nous poser des questions sur notre façon de concevoir le rapport des humains aux animaux et aux plantes. Nous avons tendance à croire que cette façon de penser est universelle, mais à l'évidence, elle ne l'est pas. Cela ne veut pas dire qu'en dehors de l'Occident, c'est-à-dire l'Europe à partir du XVI^e siècle et l'Amérique du nord par la suite, on a toujours traité les non-humains comme des personnes. Dans d'autres cas, il existe des relations très particulières avec les non-humains, mais tout à fait différentes de celles que nous venons de voir. [...]

Pour que l'on puisse parler de nature, il faut que l'homme soit en retrait par rapport à l'environnement dans lequel il est plongé, il faut que l'homme se sente extérieur et supérieur au monde qui l'entoure. Il pourra alors percevoir ce monde comme un tout puisqu'il a accompli un mouvement de recul par rapport à ce monde dont il s'est extrait. Percevoir ce monde comme un tout, comme un ensemble cohérent, différent de lui et de ses semblables est une idée très bizarre si l'on y réfléchit. Comme le dit le grand poète portugais Fernando Pessoa, nous voyons bien qu'il y a des montagnes, des vallées, des plaines, des forêts, des arbres, des fleurs, des herbes, nous voyons bien qu'il y a des rivières et des pierres, mais nous ne voyons pas qu'il y a un tout auquel tout cela appartient, car finalement nous ne connaissons le monde que par ses parties, et non comme un tout. Mais une fois que nous avons pris l'habitude de nous représenter la nature comme un tout, elle devient un peu comme une très grande horloge dont on peut chercher à démonter le mécanisme, à améliorer les rouages et le fonctionnement. À vrai dire, cette image a commencé à prendre corps assez tard, à partir du XVII^e siècle en Europe. Ce mouvement est donc tardif dans l'histoire de l'humanité et il ne s'est produit qu'une seule fois. Pour reprendre une très célèbre formule de Descartes, l'homme s'est alors rendu « comme maître et possesseur de la nature ». Il en a résulté un extraordinaire développement des sciences et des techniques, mais aussi une exploitation sans frein de la nature - désormais composée d'objets sans rapports avec nous.